Nous n'insérons pas aujourd'hui un article spécial au sujet du *Witness* et de M. Chiniquy, à l'occasion duquel ce journal censure la représentation du pays de lui avoir fait une gratification de £500, sans avoir pris l'avis du *Witness*.

Depuis mercredi, une pluie intermittente en se congélant a produit une couche épaisse de verglas qui a fait les chemins glissans jusqu'au point de rendre la circulation par les rues dangéreuse aux piétons. En plusieurs endrons de la ville, plusieurs chevaux se sont abattus, dont quelques-uns ont été grièvement contusionnés. Il a plu toute la nuit dernière, et le dégel se continue au moment on nous mettons sous presse.

Le *Québec*, aprés avoir quitté hier le port, est allé s'échouer près de l'Ile Ste. Thérèse. A l'heure à nous écrivons, une brume épaisse sur le fleuve intercepte la vue de l'Ile.

Le condamné Languedoc.

On lit dans le *Pilot* d'hier :

" Sursis.— Lacoste, dont l'exécution avait été ordonnée pour demain, a obtenu répit jusqu'au 27 décembre. Le *Sheriff* a reçu hier après-midi une communication à cet effet. Cependant, on n'entretient maintenant aucune espérance de commutation de la sentence ; nous présumons que ce sursis a été accordé dans la vue de procurer une investigation complète de l'affaire. Il fournira en même temps occasion de réitérer les suppliques à l'exécutif en faveur du condamné."

On ne croit pas généralement à l'exécution de Languedoc. Nous entendons dire au contraire que ce sursis doit aboutir à une commutation de la peine capitale.

Le *Niagara Mail* contient cette nouvelle :

" On rapporte que plus de deux mille esclaves sont arrivés au Canada par le chemin de l'Ouest, et qu'ils sont maintenant réunis dans les villages de Sandwich, Malden et Windsor. Les casernes de Sandwich et Malden ont été accommodées pour leur usage par les chefs des garnisons de ces localités. Les granges et les maisons inoccupées sur la rivière de Détroit sont remplies de ces malheureux. Ils ont devant eux une sombre perspective ; car il n'est pas à supposer que les habitants soient en état de subvenir à leurs besoins durant l'hiver."

Oregon-City.

(Suite.)

Le Chili est une étroite lisière de pays qui s'étend de la Patagonie au Pérou, et qui est séparé de Buénos-Ayres par la fameuse chaîne des Cordillières. Il jouit d'un des plus heureux climats. Il est riche en mines d'argent et de toutes sortes de métaux. Les volcans y abondent, et les tremblements de terre y sont très-fréquents. Depuis 1818, le Chili est constitué en République. Auparavant il appartenait à l'Espagne qui en avait fait la conquête en 1540. Plus d'un tiers de la population est d'origine espagnole ; le reste est de la race indigène pure ou mélangée. La langue de tous est le castillan. La religion catholique romaine est seule reconnue. Les principales villes sont : *Santiago*, capitale, siége du président de la république, et de l'Archevêque ; *Valparaiso*, port de mer, seconde ville et autrefois capitale. *Valdivia*, *la Conception*, etc. La ville de Santiago est, dit on, très-belle et très-riche. Il y a là une société savante et choisie. Le clergé séculier est hautement respecté; la plupart des familles aisées tiennent à honneur de compter dans leurs membres des *Cavaliéros ecclésiastiques*. Ces MM. là, une fois prêtres, rentrent dans leurs familles, et ne font, en fait de ministère, que ce qu'ils veulent. Cependant depuis que les prêtres français sont venus s'établir au Chili, pour y faire des missions et y tenir des colléges, les prêtres *cavaliéros* Chiliens se livrent un peu plus à la vie active. Monseigneur Raphaël Valentin Valdiviez, archevêque actuel, est un homme recommandable ; il travaille, réforme et édifie.—De tristes abus règnent malheureusement encore parmi les moines.

Valparaiso est une ville maritime et marchande ; la plupart des vaisseaux qui doublent le cap Horn, y stationnent. Il y a une ligne régulière de bâtimens français de Bordeau, pour le commerce des vins, et une autre de steamers pour Panama. C'est là son unique importance. La population y est excessivement mélangée, et la corruption y est grande, à cause des étrangers qui y passent sans cesse. Le climat de cette ville est délicieux; c'est un printemps continuel. Pendant l'hiver, qui consiste en pluies, toute la végétation reverdit et prospère. L'oranger, le citronnier, et les plus belles plantes de nos terres d'Europe y viennent pour la plupart en pleine terre. Les fruits y sont toutefois moins beaux et moins savoureux que ceux de France et du Canada. Ces gens-là n'ont pas d'idée des *fameuses*.

Je passai cinq jours à Valparaiso, choyé comme un oiseau de prix, dans le collége des pères français. J'écrivis à Mgr. de Montréal et à ma famille.

Nous nous rembarquâmes le 24 avril, comptant quatre passagers de plus à notre bord ; une Dame Chilienne avec sa domestique, et deux américains de Boston, sauvés de l'un des trois naufrages qui eurent lieu le mois précédent au détroit de Magellan. Ces deux Messieurs perdirent une somme considérable dans ce naufrage ; le bâtiment et la cargaison leur appartenant en partie. Ils passèrent vingt jours d'attente sur les côtes désertes et stériles de la Patagonie où ils avaient été jetés. Le 15 avril, ils furent recueillis à bord du steamer Colombus.

Depuis Valparaiso jusqu'au terme de notre voyage, nous n'avons guères à signaler que de beaux jours. Mêmes jouissances dans les tropiques, vent presque toujours favorable, second passage de l'équateur aussi heureux et aussi paisible que le premier. J'eus le bonheur de célébrer la messe presque tous les dimanches, et trois fois dans la semaine. Le jour de la Pentecôte nous chantâmes le *Veni creator* au son des instrumens, le *Kirie royal*, et plusieurs beaux cantiques. Assûrement " le digne curé de Boucherville" se serait cru dans son église; car nos meilleurs chantres, musiciens, officiants étaient de sa paroisse. Ce jour-là et les autres, presque tous les catholiques communièrent. Eux et moi nous nous souviendrons longtemps des ces instants de bonheur goûtés loin de la patrie, au milieu d'une vie d'isolement, de privations et d'ennui. Oh ! quand, en la quittant cette patrie, on emporte avec soi de religieux sentimens, on ne sera jamais tout à fait exilé ; " la religion a la main si puissante " qu'elle allonge, pour ainsi dire, la terre na- " tale sous les pieds du bani.

Le 16 juin au soir, nous vîmes enfin apparaître la terre tant désirée de la Californie. Le 17, à 11 heures du matin, après 169 jours de traversée, nous jetâmes l'ancre dans le port. Je remerciai Dieu de m'avoir préservé des dangers et des maladies et conduit sain et sauf sur ce nouveau rivage. Chacun de mes fidèles compagnons en fit autant de son côté ; et nous quittâmes avec reconnoissance, quoique sans regret, le vaisseau protecteur qui nous avait victorieusement portés pendant cinq mois et demi, et pendant plus de six mille lieues sur les flots des deux océans.

A l'extrémité nord de la baie d'*Herba Cuena*, sur un espace de terrain onduleux, inégal et assez vaste, baigné par les eaux d'un magnifique port, s'élève un pêle-mêle d'habitations de bois, achevées ou en construction, traversées par des rues non pavées, couvertes de poussière rougeâtre et sillonnées en tous sens par des passans aux physionomies, au teint, aux expressions variées, aux costumes plus ou moins bigarrés ; des magasins regorgeant de marchandises ; beaucoup d'auberges, de cafés, de cantines remplis de joueurs et d'ivrognes ; des tables couvertes de piles d'or : voilà, au premier aspect, *San Francisco*. C'est plus qu'une ville ordinaire par la population et le commerce ; mais ce n'est qu'une espèce de camp ou de foire, quant à la forme monumentale.

Je traversai tout ce désordre aveuglé par la poussière, assourdi par le vent, éclaboussé par les passans, et j'arrivai à la poste. Plus de deux cents hommes étaient groupés autour des guichets, attendant comme moi, des lettres de famille, ou d'amis. Au sortir de la poste, je cherchai l'église ; au moins dix personnes différentes auxquelles je m'adressai ne surent me l'indiquer; plusieurs même eurent l'air de s'étonner, comme si à *San Francisco* on devait s'inquiéter des églises. Je la trouvai enfin. C'est un édifice de bois de médiocre grandeur, placé dans l'ambrasure d'une des collines que l'on voit, à droite, en entrant dans le port. La première porte à laquelle je frappai, à côté de l'église, est celle de M. Langlois, prêtre canadien. Oh ! comme nous nous serrâmes affectueusement la main ; et puis quel feu roulant de questions.—M. Brouillet est ici, je le verrai bientôt, et nous partirons ensemble pour l'Orégon. Telles furent mes premières impressions à mon arrivée à *San Francisco*.

Voici maintenant, après trois semaines de séjour, après informations exactes de personnes parfaitement renseignées et dignes de confiance, ce que je crois pouvoir dire de la Californie.

Le climat de ce pays est en général sujet à de fréquentes variations. San Francisco et ses environs sont les plus mal partagés. Il y règne pendant cinq ou six heures du jour, un fort vent de nord-ouest des plus incommodes. On doit s'y tenir toujours en garde contre les changemens fréquens et subits de température. Le temps y est rarement bien beau. Rarement aussi il y fait une grande chaleur. L'eau est mauvaise et procure des maladies dangereuses à certains tempéramens. Tous les étrangers en sont plus ou moins indisposés.

Les environs de la ville ou plutôt les montagnes qui l'entourent offrent peu de végétation. La terre est rougeâtre et sablonneuse. Ce qu'il y a incontestablement de mieux, c'est le port ; il peut contenir toute la marine de l'univers ; la quantité de bâtimens qui y stationnent déjà est étonnante.

La ville elle-même n'a rien de remarquable, encore est-ce un prodige, quand on songe qu'en 1845, *Herba Cuena*, qui était son nom, ne comptait que quelques cases de pêcheurs ; et que, depuis son nouveau baptême, elle a été presque journellement ravagée par l'incendie. Le dernier qui avait eu lieu quand j'y arrivai avait consumé tout un quartier. Mais on voit aussitôt les maisons renaître de leurs cendres comme par enchantement. Les américains ne perdent pas courage, et ne savent jamais se croire ruinés. Voila maintenant que le bois y est remplacé par la brique et le fer. Déjà sept ou huit bâtisses de ce genre sont terminées, et d'autres vont s'élever de toutes parts.—Même progrès à *Sacramento* et à *Stockton*. Tout le monde est persuadé que ces deux dernières villes marcheront au moins de pair avec *San Francisco*, pour la population, et qu'elles auront de plus toute l'importance et l'agrément d'un meilleur climat, d'excellente terre et de beaux sites.

Les commerçants entendus, les ouvriers habiles ont trouvé et trouvent encore de grands avantages en Californie. Il y en a eu jusqu'ici pour les professions libérales ; mais il est à craindre que la grande affluence de sujets pour les exercer ne la réduise bientôt aux proportions de celles des autres pays, et même au dessous.

Je ne pense pas que les libraires, ceux surtout qui n'auraient que des ouvrages *philosophiques*, y puissent faire fortune encore.

Les marchandises importées et quelques-unes du pays, se maintiennent, dans les villes principales, à un prix modéré. Nous avons acheté, à San Francisco, du drap, des habits tout faits, des couvertures, différens ustensils ou outils, au même prix que nous les aurions payés à New-York. Les étoffes en pièce se vendent généralement moins, parce que d'abord il n'y a pas de toilette, et qu'ensuite la façon est très-chère. Parmi les marchandises de bouche, le pain, la viande, la plupart des légumes importés, les pâtes d'Italie ne sont pas chères dans les villes, à San Francisco surtout. Mais les légumes et herbages frais, le lait, les œufs y sont à un prix tout à-fait élevé.

(A continuer.)

[La communication qui suit n'a pu voir le jour en son tems faute d'espace.]

(Pour les *Mélanges Religieux*.)

Ile Ste. Thérèse, vendredi, 22 novembre 1850.

M. l'Editeur,

Je me suis embarqué hier à Montréal sur le *Lady-Elgin*, comptant me retrouver ce matin en ma demeure dans la bonne ville de Québec ; mais je calculais sans les brouillards de neige et les autres quiproquos de la saison. Enfin, me voici sur le rivage de la très-petite ile Ste. Thérèse, vis-à-vis Varennes, bien portant sans doute, mais encore un peu surpris de la mésaventure, et voici pourquoi :

Hier soir, à l'entrée de la nuit, le *Lady Elgin* poursuivait tranquillement sa course ayant vent arrière et, devant lui, son puissant compétiteur le *Québec*, qui le surpassait en vitesse. Une neige épaisse le déroba assez promptement à la vue du conducteur du *Lady Elgin*. Comme nous venions de doubler la pointe de l'Ile Ste. Thérèse, notre pilote aperçut une lumière qu'il prit pour celle du bateau qui nous devançait. Il se dirigea vers le point lumineux en fesant décrire au *Lady Elgin*, sans s'en douter le moins du monde, une courbe sur lui-même dans la direction de l'île. Cette clarté trompeuse n'était autre que celle d'une maisonnette assise sur le bord du rivage. Le pilote avait le coup d'œil juste : aussi le *Lady Elgin* ne tarda pas à mordre sur un fond boueux en front et à quelques verges seulement de la maisonnette.

La secousse ne fut pas terrible, mais elle en effraya plusieurs. Nous avions la petite chance de ne reposer que sur un lit de vase, où nous sommes encore à six heures du matin.

Des passagers, il y en avait un certain nombre à bord, des dames, il n'y en avait qu'une... C'était un bonheur. Il n'y eut pas de scènes déchirantes ; mais le bruit des allans et venans et la nouveauté du site privèrent de sommeil tout le monde, y compris le pilote, qui fit à peu près comme tout le monde.

Notre bateau était très-incliné de l'avant et soulevé de l'arrière. Les roues pendant au-dessus de l'eau, se seraient refusées à tout service effectif pour nous tirer de là. La position était comique.

Un froid piquant régnait *sur la terre et sur l'onde*. Dans l'intérieur du bateau, un poêle que nous avions cru destiné à le chauffer, nous refusait ce bon office.

P. S. En achevant ces lignes, nous apercevons venir le *Crescent*, frère de notre *Lady*, qui remonte de Québec, sain et sauf. Il a vu notre détresse et il se dirige vers nous. Il nous allège sagement en prenant à son bord une partie de notre lest. Cette opération agréable dure plus de deux heures, mais nous déjeûnons en attendant. Enfin le capitaine du Crescent offre de nous ramener à Montréal. Ceci va bien à l'un de nos passagers qui n'avait pu rencontrer à Montréal quelqu'un qui s'en venait à sa recherche sur le Crescent. Les deux amis étaient fort contents. Il y avait aussi dans notre nombre deux passagers moins heureux que les précédens : ils voulaient se rendre à Québec où les attendait un vaisseaux prêt à faire voile aujourd'hui pour l'Europe. Ceux-là n'ont pas tout-à-fait leur compte, et il leur faudra hiverner sur la terre d'Amérique, pour avoir échoué pendant une nuit sur la petite île Ste. Thérèse.

UN QUEBECQUOIS.

(Du Canadien)

"HUILE DE MARSOUIN.—Nous apprenons avec plaisir que M. Vital Tétu de cette ville a reçu ces jours derniers, de la fabrique de MM. C. H. Tétu et compagnie, de la Rivière Ouelle, un nouvel approvisionnement de cette huile excellente qui a figuré si avantageusement à l'exposition de Montréal, et dont la fourniture à Quebec était épuisée. Nous apprenons ssi qu'il vient d'être pris une trentaine de marsouins qui en fourniront une quantité considérable."

MARIAGES.

A St. Hyacinthe, ce matin, par Messire Crevier, curé du lieu, Eugène H. Trudel, écr., M. D. de Montréal, à Delle. Marie-Anne-Françoise-Aurélie, fille unique du Dr. Boutillier, M. P. P. pour le comté de St. Hyacinthe.

A St. Constant, le 26 du présent, par M. C. J. Vinet, curé du lieu, M. C. Monchamp, à Delle. Flavie Barbeau, fille de F. Barbeau, écr., Juge de Paix et Capt., de Milice, tous deux de St. Constant.

A Québec, le 26, par M. Bonneau, M. Yves Sylvestre, pilote, à Delle Cécile-Adélaide Myrand, tous deux de cette ville.

DÉCÈS.

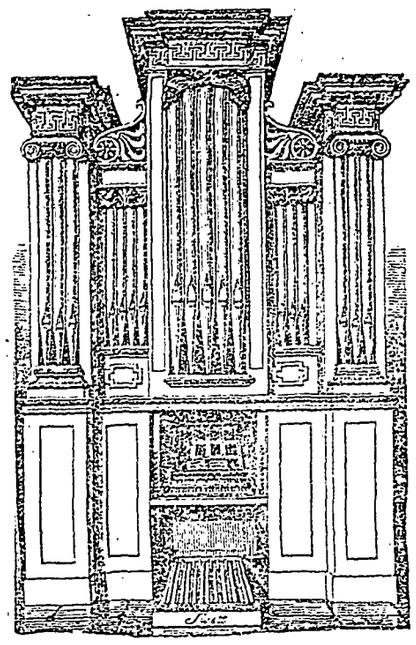
Le 23 de ce mois, subitement, au Grand Calumet, Joseph Brisord à l'âge de 55 ans, à la résidence de son frère Louis Brisord Ecuyer. Il était descendu depuis un an de la Rivière Rouge, où il a laissé une femme et des enfants.

ANNONCES.

BAUME DU DR. WISTAR.

DEPUIS l'établissement de l'Amérique on a reconnu de grandes propriétés dans les cerises sauvages. Tout le monde admettait ce fait, mais tout le monde ne savait pas en extraire les qualités essentielles. Les mères s'en servent pour leurs enfants contre les vers, le rhume, et les autres maladies de cet âge ; les jeunes gens en composent un syrop auquel ils mêlent d'autres ingrédiens et qu'ils prennent comme préservatif contre les maladies que cause ordinairement la saison si changeante du printemps. Il est bien reconnu par l'expérience, que les cerises sauvages possèdent beaucoup plus de qualités que celles qu'on leur a assignées jusqu'ici : et il est prouvé qu'elles sont le meilleur remède qu'on puisse employer pour la consomption, l'asthme, la toux, etc. Le baume du Dr. Wistar est un extrait chimique de cerises sauvages—mêlé avec un extrait de goudron, ce qui lui donne plus de vertu. Aussi les guérisons qu'il a opérées dans les maladies de poumons ont rendu les médecins unanimes à confesser qu'il possède de précieuses propriétés, autrefois inconnues aux hommes de la médecine.

Montréal, 29 novembre 1850.



Au Clergé.

LE Soussigné met en disponibilité un très bel ORGUE, en accord et dans un état parfait. Il est de forme gothique, à 19 pieds de haut, 12 de large et 7 pieds en profondeur. Les TUYAUX de l'avant sont de métal doré ; un double de clefs, et un jeu de pédales sont au nombre des accessoires, outre vingt variations du jeu musical dont suit l'énumération : *Grand Orgue, Diapason double au-dessous de GGG, Diapason ouvert, Diapason d'arrêt, Dulciana, Principal*, les douzième et quinzième positions du *Sesquialtra et de la Cornette, Orgue de Chœur en Diapason d'arrêt et flûté, Orgue à crescendo avec diapason d'arrêt, Dulciana, Principal, Flûte, trompette, haut-bois, tremolo*, et deux étouffoirs juxta-posés.

L'instrument plus haut décrit conviendrait à une église spacieuse, et est offert à l'examen des visiteurs à l'atelier du fabricant, rue St. Joseph, No. 10.

Le prix en serait payé partie comptant, le reste à termes.

Le Soussigné tient en mains un assortiment de PIANOS, MELODEONS, à 4, 4½ et 5 octaves, dont les prix sont variés de £11 5 0 à £30.

SAMUEL R. WARREN.

Montréal, le 29 novembre 1850.

AUX PRIX COUTANT!

Un Fonds de Hardes Faites

ET DE

MARCHANDISES SECHES

DE

$55,000,

Rien de semblable n'a été offert au Public.

122, RUE ST. PAUL. 122,

LE Soussigné voulant se préparer à recevoir un grand assortiment de HARDES FAITES et de MARCHANDISES SECHES, au printemps prochain, désire vendre le fonds de son établissement. AU PRIX COUTANT POUR DE L'ARGENT COMPTANT, à commencer du 25 NOVEMBRE prochain à MIDI.

Il fournira des preuves convaincantes que les effets seront vendus au prix coutant, après le 25 novembre à midi.

Les personnes sont spécialement priées de visiter les effets quand même elles ne voudraient pas acheter. On leur montrera les marchandises, persuadés qu'elles les achèteront quand elles les auront examinées.

C'est la plus belle occasion offerte aux acheteurs en Canada. Allez voir,

A L'ENSEIGNE DU CASTOR.

L. PLAMONDON.

Montréal, le 22 novembre 1850.

ALMANACH

ECCLIASTIQUE ET CIVIL

POUR 1851,

A vendre chez

E. R. FABRE ET CIE.,
Rue St. Vincent, No. 3.

19 nov. 1849.

PROPAGATION DE LA FOI.

LES PAROISSES qui désirent être inscrites sur la liste du prochain rapport de la PROPAGATION DE LA FOI doivent envoyer le montant de leur souscription d'ici au PREMIER de DECEMBRE prochain, temps de la reédition des Comptes.

TH. PLAMONDON PTRE. R. G.

Evêché, 8 novembre 1850.

FRANCOIS LEDUC.

INFORMATIONS DEMANDEES.

ON a besoin à ce bureau d'informations sur le Sieur François Leduc, qui serait décédé en Canada vers 1831 ou 1832. Ces informations sont demandées dans l'intérêt d'une famille Leduc, d'Alençon, en France.

Bureau du Secrétaire Provincial, Toronto le 28 Octobre 1850.

A être publié pendant un mois dans les *Mélanges Religieux*, *La Minerve* et le *Journal de Québec*.

LE soussigné informe les messieurs du clergé qu'il reçoit à l'instant, de Paris et de Lyon, le complément de ses commandes, ce qui comprend un assortiment complet D'ORNEMENTS D'EGLISE, CHANDELIERS ET CROIX pour autels, BANCS D'ŒUVRES ET ACCOLYLES, CIBOIRES, CALICES, BURETTES, OSTENSOIRS, CHASUBLES, DALMATIQUES, MISSELS.

Une grande variété D'ETOFFES BRODÉES EN OR, ARGENT, SOIE, etc.

Plusieurs mille livres de CIRE de belle qualité ; D'ENCENS,

Aussi un assortiment de VIN BLANC pour le ST. SACRIFICE DE LA MESSE ; ces vins sont recommandables par leur pureté, et le prix en varie de 3s à 10s par gallon.

M. ROY.

Montréal 5 Novembre 1850.

AUX COMMISSAIRES D'ECOLES

MR. C. H. arrivé depuis peu de jours de San-Francisco, (Californie) désire trouver une place d'INSTITUTEUR, il a déjà tenu une école élémentaire dans le district de Québec voilà plusieurs années pendant l'espace de deux ans. S'adresser à M. Louis Plamondon marchand, rue St. Paul, No. 122.

Montréal, 27 septembre 1850.

J. M. LAMOTHE, Relieur de cette ville, présente ses remerciemens aux messieurs du Clergé et au public en général pour l'encouragement libéral qu'il en a reçu, et annonce qu'il leur en est d'autant plus reconnaissant qu'il a pu réaliser les moyens de se rendre en Angleterre d'où il passera en France afin de s'y perfectionner aux ateliers qui y existent dans la branche qu'il exerce, et de prendre en même temps des arrangements à l'effet d'ajouter à sa Librairie les gravures et les livres de piété de toute sorte dont il se propose de composer un fonds digne de leur être offert.

Son établissement demeurera ouvert pendant son absence, et les acheteurs y seront servis avec une égale ponctualité.

Montréal, 27 septembre 1850.

AVIS.

LE Soussigné désirant être instituteur pour tenir une école élémentaire, prie instamment Messieurs les Commissaires d'écoles qui ont besoin d'un instituteur qualifié pour une école élémentaire, d'écrire immédiatement à sa résidence, à Montréal, faubourg Québec, rue Panet No. 60.

PIERRE CHENNEVILLE.

Montréal, 24 Sept.

HOTEL RICHARD.

CETTE maison, déjà connue du public sous le nom de *Pension Privée*, est sise à l'extrêmité supérieure de la Place Jacques-Cartier (ancien Marché-Neuf), au No. 7. Les familles et les personnes voyageant pour leur santé, y trouveront en tout tems des chambres convenablement meublées, la tranquillité, et toutes les attentions désirables. L'établissement a vue sur le fleuve et réunit à la beauté du site les avantages de la centralité, du voisinage du port et des débarcadères des chemins de fer. Prix égaux à ceux des hôtels où il y a table d'hôte.

F. X. DEROME, Horloger, 3 portes de l'Evêché.

Montréal, 24 Sept. 1850.

INSTITUTION

POUR

LES SOURDS-MUETS.

L'ECOLE des Sourds-Muets maintenant établie sur le Côteau St. Louis, auprès de la Montagne de Montréal s'ouvrira le 16 Septembre. L'instruction sera donnée durant dix mois et demi, chaque année, aux conditions suivantes :

Pour la pension et l'instruction, sans aucunes fournitures, cinq piastres par mois, payables d'avance, par semestre.

Si, outre la pension, on désire que l'établissement fournisse le lit, pourvoie au blanchissage, au racommodage des vêtemens et des chaussures, le prix sera de sept piastres par mois.

Les soins du médecin et l'achat des livres, ardoises, cahiers, plumes, seront à la charge des parens.

Lorsqu'il sera constaté par un certificat que l'élève, appartient à une famille pauvre, il sera pensionné et instruit pour la modique somme de quatre piastres par mois et il n'aura rien à payer pour les soins du médecin et les fournitures d'école.

Les Sourds-Muets externes, qui seront incapables de payer, recevront l'instruction gratis.

Montréal, ce 6 Septembre 1850.

AVIS.

UN jeune homme qui reçoit des leçons de piano depuis deux ans, offre ses services gratuement pour un certain temps, à toute Fabrique qui lui procurera les moyens de compléter son éducation musicale. Pour plus ample information, s'adresser à ce Bureau.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

MM. LES COMMISSAIRES D'ECOLES de la Paroisse de Ste. Elisabeth ont besoin de plusieurs INSTITUTEURS.

Ste. Elisabeth, 26 juillet 1850.

AUX COMMISSAIRES D'ECOLES.

UN M. Bonnal, jeune Français âgé de 24 ans, offre ses services comme Instituteur. Il a été formé dans les Ecoles Normales des Frères des Ecoles Chrétiennes de France, et a reçu de l'Université le Brevet de capacité. S'adresser au Frère Directeur des Ecoles Chrétiennes à Montréal.

ATTENTION!

A VENDRE,

A l'Evêché, à la Prévidence et dans toutes les Librairies Catholiques de cette ville,

NEUVAINE

POUR SE PRÉPARER A LA FÊTE

DE LA NAISSANCE

De Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Par le R. P. MEZZARELLI, de la C. de J., traduit de l'Italien, d'après la dernière édition de Rome.

PRIX : 2s. 6d. LA DOUZAINE.